

les premiers chercheurs d'une expression décorative dégagée de la routine.

Le premier article est consacré par Gabriel Mourey à Georges de Feure.

(Février). — M. Van de Velde étudie le rôle de Serrurier-Bovy, architecte belge, dans la transformation de l'ameublement moderne.

YVANHOÉ RAMBOSSON.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Celles du *Crépuscule des Dieux* furent des soirées inoubliables, et, vraiment, en montant la quatrième partie du fameux cycle wagnérien, MM. Guillaume Guidé et Maurice Kufferath, directeurs de notre Opéra se sont acquis des titres sérieux à la reconnaissance des artistes et des fervents du Beau, en général. La première eut lieu la veille de Noël et, le succès croissant de soirée en soirée, il fallut constamment refuser du monde, toute la salle étant louée et au-delà pour toutes les représentations. Il n'y en eut qu'une douzaine, car on dut le suspendre en plein triomphe, à cause du départ de M^{me} Litvinne, appelée par contrat, à Saint-Pétersbourg. Or, il n'eût pas été possible de continuer à donner le *Crépuscule* sans Litvinne. Qui donc, dans la troupe actuelle de la Monnaie et même dans d'autres troupes, aurait chanté et interprété avec cette vaillance, cette flamme et ces moyens généreux, le rôle écrasant de Brunehilde ? Rarement plus belle voix et plus beau talent auront été prêtés à plus noble création. Quel chant expressif, quel jeu pathétique, quelle compréhension et quelle traduction de cette poésie vraiment surhumaine ! Cette interprétation du personnage de Brunehilde classe vraiment M^{me} Litvinne à la tête des tragédiennes lyriques de ce temps. M. Dalmorès mit en louable et consciencieuse valeur le rôle de Siegfried. M. Bourgeois fut magnifiquement farouche dans celui de Hagen ; son appel aux guerriers, du deuxième acte, *suait* en quelque sorte, toute la barbarie épique, toute la joie sauvage dont s'imprègnent les sombres Eddas. M^{lle} Friché fit une séduisante Gutrune et M. Albers un Gunther aux mâles et mélodieux accents, quoique de figure plutôt historique que légendaire, plutôt celle d'un condottière ou d'un spadassin de la Renaissance italienne que celle d'un burgrave des temps fabuleux de la Germanie. Mais la plus remarquable, après la Litvinne, fut M^{me} D'Asty, sous les traits de Waltraute, qui

donna la réplique à Brunehilde dans la scène du prologue, entre les deux Walkyries, cette scène superbe que l'on coupe partout, même à Bayreuth, en Allemagne, et que MM. Kufferath et Guidé ont eu le bon esprit de rétablir comme étant une des phases culminantes de tout le drame. Quant aux filles du Rhin, elles furent suaves et enjôleuses à souhait dans cette scène merveilleuse du dernier acte, qui prélude par un tableau de grâce puérile et de fraîcheur ondoyante, une synthèse de toute la poésie et tout le génie romantique du Rhin — aux formidables et poignantes péripéties du dénouement : la mort de Siegfried, la marche funèbre, le *suttee* prodigieux de la déesse, veuve du héros.

A l'orchestre stylé et conduit par M. Sylvain Dupuis revient une grande part de la réussite de cette entreprise délicate et compliquée. Cet orchestre, dont la réputation n'est d'ailleurs plus à faire, accomplit des prodiges de virtuosité, prodiguant les nuances ; tour à tour tendre et passionné, rêveur et fougueux, mystérieux et fatidique, à la fois lyrique et dramatique, descriptif et passionné, sans se laisser dérouter un moment par les difficultés et les luxuriances de cette partition titanesque, le digne couronnement de ce *Festbühnenspiel* en quatre soirées.

Mais les décorateurs Devis, Lynen et Duboscq se surpassèrent aussi et nous offrirent une mise en scène en tout point digne de l'œuvre. On sait la difficulté quasi insurmontable que présente la réalisation des intentions scéniques de Wagner, notamment dans cette tétralogie qui aura fait plus d'un régisseur et d'un brosseur de toiles, s'arracher les cheveux et maudire les monstres et les prodiges de la mythologie scandinave. Eh bien, cette fois, il n'y a pas à dire, ça y était. Et loin, comme c'était souvent le cas, de nuire à l'illusion de l'œuvre et d'en compromettre par des trucs et des fantasmagories rudimentaires, la portée poétique et surhumaine, la mise en scène rehaussa et compléta cette fois la musique et le poème, l'orchestre et le chant. Je ne rappellerai que la réalisation de l'orage préluant à l'arrivée de Waltraute.

Maintenant qu'il nous a donné le *Crépuscule des Dieux*, l'opéra de Bruxelles aura été la scène lyrique du monde où furent représentées pour la première fois en langue française toutes les œuvres du maître saxon.

Voici quelques dates : *Lohengrin*, 22 mars 1878 ; le *Vaisseau fantôme*, 6 avril 1872 ; *Tannhaeuser*, 20 février 1873 ; les *Maîtres chanteurs*, le 7 mars 1885 ; la *Walkyrie*, le 9.

mars 1887 ; *Siegfried*, 5 janvier 1891 ; le *Crépuscule des Dieux*, 24 décembre 1901.

Tannhaeuser fut la seule œuvre de Wagner qui affronta les feux de la rampe — ou plutôt la cabale et le chauvinisme boulevardier ainsi que l'ombrageux protectionnisme des compositeurs et éditeurs de l'ancien répertoire — à Paris avant d'être représentée, en français, à Bruxelles. Mais on sait ce que fut cette première du 13 mars 1861 ! Peut-on dire, raisonnablement, que Paris entendit l'œuvre cette fois-là ? Dès l'année 1883, en janvier, une troupe allemande recrutée par l'impresario Angelo Neumann, avec Anton Seidl pour chef d'orchestre, était venue nous donner tout le *Ring* ; parmi les chanteurs, il y avait des artistes de premier ordre, tels que Scaria, Wallnœfer, Lieban ; la Materna et M^{me} Reicher-Kindermann.

Depuis les représentations du *Crépuscule des Dieux*, qui reprendront sans doute, au retour de M^{me} Litvinne, MM. Kufferath et Guidé ont repris *Iphigénie en Aulide* de Gluck, avec, dans le rôle principal, M^{me} Bastien, une artiste de tempérament, d'imposante figure, et de style, d'expression vraiment remarquables. Dans ce noble rôle d'Iphigénie, le public de la Monnaie eut aussi l'occasion d'applaudir M^{me} Rose Caron, engagée pour deux représentations, et qui est restée la sublime artiste lyrique que nous eûmes si longtemps le plaisir de compter parmi les pensionnaires de notre première scène. C'est même chez nous qu'elle débuta et que son admirable talent, se développant de création en création, atteignit enfin à cette apogée qui fait de cette actrice géniale l'héritière des Saint-Huberty, des Sophie Arnould, des Malibrati et des Viardot. Quelques jours après M^{me} Héglon fit bonne et même troublante impression dans *Samson et Dalila* de Saint-Saëns.

Aux concerts Ysaye, il y eut une splendide exécution du *Schelde* (l'Escaut) l'oratorio composé par Peter Benoit sur un poème d'Emmanuel Hiel. Depuis la mort du grand musicien flamand, c'est étonnant ce qu'on exécute de sa musique ! Le *Schelde* n'avait plus été entendu à Bruxelles, depuis au moins un quart de siècle. C'est M. Gustave Huberti, un des meilleurs disciples du maître qui a dirigé le récent festival. Les chœurs étaient chantés par les classes d'ensemble choral de l'École de musique de Saint-Josse Schaerbeek et les solistes, tous remarquables, s'appelaient : M. Orelia, baryton venu de La Haye ; M. Urlus, ténor de Leipzig ; M. Mergel-Kamp, basse, de Breslau, et M. Swolfs, du conservatoire de Bruxelles. L'œuvre, plus fouillée et plus caressée que les autres

grandes compositions de Benoit, contenant aussi bien des passages intimes et tendres, d'adorables rêveries musicales que des accents lyriques et des épisodes d'envergure et de bravoure, un monument de ferveur patriotique du meilleur aloi, a produit une profonde impression. Pour beaucoup, qui n'affectaient de ne voir en Benoit qu'un compositeur de grandiloquentes « machines » de plein air ou qu'un fougueux brosseur de fresques musicales, le concert a même été une révélation. Je prétendrais même, sans trop m'avancer, que, malgré le prestige qu'il exerça, malgré sa popularité, malgré le rôle en évidence qu'il joua comme l'un des leaders du mouvement flamand, c'est seulement aujourd'hui qu'on va se donner la peine de s'initier à sa musique et qu'on va réellement connaître et comprendre le musicien. Pauvre Benoit ! Ce que de son vivant on lui décerna d'apothéoses, de cortèges, d'orphéons, de manifestations de foules enthousiastes ! Ce qu'on le couvrit de fleurs, et de dithyrambes ! Hélas, combien on l'eût plus efficacement honoré en exécutant au moins tous les ans l'une ou l'autre de ces œuvres si puissantes et si originales, ce *Schelde*, cet *Oorlog*, ce *Lucifer*, sans oublier ce *Rhin*, une des dernières partitions du maître, qui ne fut entendue qu'une seule fois, en 1889, à l'occasion de l'anniversaire d'une Société de musique d'Anvers qui devait mourir d'anémie et de tiraillements intestins, bien avant le trépas du maître ! Quant à l'édition complète et intégrale des œuvres de Benoit, il paraît que rien n'est encore décidé. Cependant il n'y a plus rien à attendre. N'est-il pas mort ? Eh bien ? Sa vie, son intime et ardent désir, sa présence n'empêchent plus de lui donner cette véritable preuve d'admiration et de sollicitude ! Pourquoi tarder encore puisqu'il n'en saura rien, puisqu'il ne pourra point partager notre joie ! En vérité, qu'allons-nous devenir, si l'on ne rend même plus hommage aux hommes de génie quand ils sont morts et qu'ils ont donc cessé de porter ombrage aux arrivistes et aux chacals !

Plus heureux, toutefois, que Berlioz, si, de son vivant, Benoit ne vit pas éditer toutes ses œuvres, du moins les entendit-il toutes exécuter intégralement. « O ma noble Cassandre, mon héroïque vierge, il faut donc me résigner, je ne t'entendrai jamais ! » s'écrie Berlioz vers la fin de ses *Mémoires*, en faisant allusion à la *Prise de Troie*, cette suite des *Troyens à Carthage*, et qui n'a été représentée que bien après la mort du compositeur, et encore, à l'étranger, à Carlsruhe, sous la direction de Félix Mottl. Cette *Prise de Troie* dé-

frayait le programme de notre dernier Concert Populaire (ne ferait-on pas chose sage et de fervente commémoration artistique en appelant Concerts Dupont, ces Concerts Populaires dont le titre n'a jamais répondu à ce qu'ils étaient?), dirigé par M. Sylvain Dupuis. L'exécution fut fort soignée et même fort belle, et je crois que Berlioz y eût pris plaisir. L'orchestre — toujours cet orchestre coloré et de timbres si chaleureux et si prenants, de si belle musculature et de nerf si vibrant, que créa feu Dupont — s'acquitta de sa tâche compliquée et ardue à la satisfaction de tous. Les chœurs du théâtre de la Monnaie et du Choral Mixte ne se montrèrent pas moins aguerris et vaillants. M^{lle} Paquôt, d'une bonne voix exhala avec la conviction et la puissance voulues les accents douloureusement passionnés de Cassandre, et M. Dalmorès, remplaçant à la dernière heure M. Imbart de la Tour, indisposé, supporta avec crânerie et en bon musicien, le rôle d'Enée. Des éloges reviennent aussi à M. Bourgeois (l'ombre d'Hector et Priam).

La reprise d'*Iphigénie en Tauride* de Gluck, à la Monnaie, a coïncidé avec trois représentations, en matinée, au théâtre du Parc, de l'*Iphigénie en Tauride* de Goethe. Il y avait juste cent ans aussi que cette pièce que l'enthousiasme de Taine appelle le chef-d'œuvre de l'art moderne, une « pure effigie de la Grèce ancienne dont la noblesse native s'était accrue de toute la noblesse que vingt siècles de culture ont acquise à la nature humaine », fut représentée pour la première fois à Weimar. Jusqu'à présent l'œuvre de Goethe n'avait même jamais été jouée en français. Il convient donc de louer MM. Darmand et Reding, les directeurs du Parc, de nous avoir offert ce très artistique et très noble noble spectacle. A cette fin ils ont eu aussi l'intelligente idée de s'adresser pour la traduction d'*Iphigénie* à un délicat lettré, M. George Dwelshauwers, professeur à l'Université de Bruxelles. Nourri depuis longtemps de la moëlle du lion de Weimar et pénétré de la pensée de l'Olympien, M. Dwelshauwers a transposé les vers d'*Iphigénie* en une prose française très musicale et très rythmée, de nature à satisfaire les plus fanatiques idolâtres du grand poète allemand. Sa traduction pourrait rivaliser de charme, d'exactitude avec les quelques passages que Taine lui-même a traduits pour les intercaler dans la belle étude sur *Iphigénie* qui se trouve dans le premier tome des *Essais de critique et d'histoire*. C'est assez dire qu'il ne s'agit pas ici de « clair de lune empaillé »

comme Heine appelait toute tentative de traduction de la langue des dieux en simple prose. L'impression de ces trois matinées fut de souveraine eurythmie, grâce aussi à une excellente interprétation de la part des acteurs. M^{me} Van Doren fit une sculpturale Iphigénie, M. Jahan, un Thoas de grand style, on ne peut mieux dans le caractère farouche mais digne et magnanime du personnage, et quant à M. Revel, un tout jeune comédien, frais émoulu du Conservatoire de Paris, il se tailla un début sensationnel dans le rôle d'Oreste qu'il porta avec la vaillance et l'intrépidité d'un comédien de race.

Les *Latins*, la compagnie dramatique de fondation récente, sont venus nous donner leur premier spectacle au Parc, après en avoir étrenné les Parisiens. Le succès a été pour M. Bour, dans *Alleluia*, la pièce paroxyste de Marco Praga. Mais la curiosité de notre gros public ira sans doute à d'autres pièces déjà annoncées, par exemple à la *Mandragore* de Machiavel et à la *Calandra* du cardinal Bibiena, contemporain de Léon X.

Pour le moment c'est la *Bascule* de Maurice Donnay qui tient fructueusement l'affiche au théâtre du Parc. M. Henry Maubel a remis à MM. Darmand et Reding une comédie en trois actes intitulée les *Racines*; les mêmes directeurs ont reçu aussi communication de la *Robe blanche* (un pendant à la *Robe rouge* de Brioux ?), comédie en un acte due à la collaboration de quelques membres du jeune barreau de Bruxelles; enfin, votre serviteur a lu à la direction du Parc un drame qu'il vient d'achever, *Perkin Warbeck*, et dans lequel il a essayé d'appliquer les procédés d'analyse et d'étude psychologique de la comédie moderne au drame à base historique.

Si notre monde musical et théâtral est en pleine activité, c'est la fièvre qui règne dans notre milieu de peintres et de sculpteurs. Que d'expositions! A peine l'une a-t-elle fermé ses portes, qu'une autre est là pour la remplacer. Et comme les salles d'expositions nous manquent, un peintre attend à peine qu'un confrère ait décroché les toiles des parois affectées à cet usage pour y accrocher aussitôt les siennes. On se dispute littéralement les salles du Cercle artistique et du Musée moderne. En celui-ci, après les salonnets du *Labeur* et du *Sillon*, est venu le Salon annuel de la Société des Aquarellistes. Deux exposants s'y firent remarquer entre tous les autres et au milieu d'un ensemble d'œuvres généralement intéressantes: M. Jacob Smits et M. Alfred Delaunois. Le premier est un peintre en possession, aujourd'hui, de toute sa

maîtrise. Il s'affirme artiste dans le plus noble sens du mot, c'est-à-dire qu'il travaille, isolé, loin du bruit, à l'écart de la foule des snobs, des arrivistes et des suiveurs de tout sexe et de tout poil, sans sacrifier à la mode et au goût du jour, mais imposant ses œuvres à l'admiration générale par le seul pouvoir de leur sincérité, de leur probité, de la fermeté de leur conception, de la splendeur toute personnelle de leur exécution. Autrefois il pécha par une sorte de néo-rembrandtisme et tomba quelquefois dans l'opacité et le diffus sous prétexte de clair-obscur. Aujourd'hui il est retourné à la lumière franche et à la couleur opulente sans préjudice de certains mystères d'éclairage et de certaines sourdines attendries qui accentuent encore le caractère religieux de ses compositions. Sa *Pieta* et son *Max et Bobe* comptent parmi ce que nous connaissons de mieux de lui. Quant à M. Alfred Delaunois c'est encore un tout jeune peintre, qui, lui aussi, vit un peu à l'écart et dans le recueillement indispensable, à Louvain dont il nous chante les intérieurs d'églises avec une émotion mystique mais aussi un métier très ferme, comparables à l'art d'un maître hollandais défunt, le célèbre Bosboom.

A cette exposition des aquarellistes succéda celle de *Pour l'Art*. On y admira un superbe projet de fontaine monumentale dû au sculpteur Rousseau; puis les envois d'autres sculpteurs encore, — notre école de sculpture devient de plus en plus solide et variée — MM. Boncquet, Braecke et De Rudder. En fait de tableaux, les suffrages allèrent à ceux de Fabry, de Ciamberrani, Coppens; Verhaeren, feu Hannotiau, mais surtout à un très beau Laermans, de couleur plus prenante et plus noble que jamais, et supérieur à ce que nous connaissions déjà de ce jeune maître par la physionomie et les proportions moins caricaturales, moins falotes et magotes de ses personnages. Citons encore un projet de vitrail par M. Thijs et des dessins facétieux mais fermes d'Amédée Lynen.

Au Cercle artistique s'ouvrit pour une dizaine de jours une exposition d'œuvres de feu le sculpteur Paul de Vigne, où une distinction et une élégance toutes florentines, toutes classiques, s'allient à la traditionnelle robustesse flamande et, dans les dernières, marbres ou bronzes, à un souci d'expression et d'accent psychologique tout moderne et presque *rodinésque*. A preuve, les bustes de Breydel, de Marnix, du peintre Eugène Smits, de deux jeunes gens, volontaires, impérieux comme des condottieri de la Renaissance. Et dans

ses nus, quelle grâce, quel souci non seulement des proportions mais de l'harmonie des contours et de la caresse des lignes : par exemple dans son *Immortalité*. Au Cercle artistique se préparent des expositions d'Emile Claus, de Maurice Blicq, de Franz Courtens et de Constantin Meunier. Je vous en parlerai dans ma prochaine lettre.

Pour ma chronique d'avril encore, le salon de la Libre esthétique auquel collaboreront de nombreux chefs de file du mouvement artistique tant de Belgique que de l'étranger.

M. Victor Gilsoul, le maître paysagiste, nous invita l'autre jour à visiter dans son atelier une douzaine de panneaux décoratifs, représentant des vues du pays, commandés par Léopold II pour orner la cabine de son yacht *Alberta*. Fort jolis ces panneautins, enlevés avec un réel brio et convenant parfaitement à leur destination ; j'ai goûté particulièrement une vue du canal de Willebroek près de Bruxelles. En même temps que ces menues compositions, M. Gilsoul nous montrait une demi-douzaine de grands tableaux dont deux marines, un effet d'octobre et surtout une vue du littoral près de Nieuport, qui compteront certes parmi les œuvres capitales du robuste artiste.

La Libre académie de Belgique vient d'être formée. Une trentaine de littérateurs, d'artistes, de sociologues, de juriconsultes, en font partie. Dans la liste figurent les noms d'Emile Claus, Charles de Jongh, Jules Destrée, Eugène Demolder, Max Elskamp, Léon Frédéric, Max Hallet, Maurice Maeterlinck, Emile Vandervelde, Camille Lemonnier, Blanche Rousseau, Emile Verhaeren, Guillaume de Greef, Georges Virrès, etc., etc.

Une des attributions de cette Libre académie consistera à décerner chaque année le prix Edmond Picard au meilleur ouvrage de droit, de sociologie, de littérature ou de philosophie artistique.

A tous les amis, qui avaient souscrit en son honneur au fonds d'encouragement intellectuel appelé désormais de son nom, M. Edmond Picard a fait don de son *Confiteor*, livre dans lequel il raconte les origines et les évolutions de sa personnalité multiforme, en ce qui concerne les idées de patrie, de religion, de droit, de politique, d'art, d'amour ; etc., etc. Honnête et beau livre, touchant et même d'une certaine candeur, dont j'admire surtout le chapitre consacré à l'idée de patrie, digne des plus ferventes pages de la *Forge Roussel* et de l'*Amiral*.

A l'hôtel de ville de Bruxelles, dans l'antichambre et le cabinet du bourgmestre, le solliciteur a le temps d'admirer de savoureux tableaux représentant des coins de ville abolis qui ne sont autres que ceux de Bruxelles avant les assainissements que lui fit subir, peut-être au détriment du pittoresque, M. Jules Anspach, notre *mayor* d'il y a trente ans. Sur ces « portraits » de notre vieux Bruxelles, la pauvre Senne coule encore à ciel ouvert. Aujourd'hui, comme la Bièvre parisienne, chantée par J.-K. Huysmans, la chétive rivière a été voûtée et convertie en un égout collecteur. Pour la consoler de cette disgrâce et de cette déchéance, le sculpteur Paul de Vigne, dont je parlais tout à l'heure, l'a adossée au socle du monument élevé à la mémoire du magistrat qui l'emmura, sous la figure d'une nymphe, peut-être la plus exquise des créations féminines dues au ciseau du regretté sculpteur. Les vues qui nous restent de Bruxelles d'il y a six lustres sont l'œuvre fort bien venue du peintre De Moor et elles représentent, sous des couleurs et des aspects pleins de nostalgie, des ruelles et des quais qui ne flattaient pas toujours aussi agréablement l'odorat que les yeux. C'est pourtant avec un sentiment de mélancolie et de regret que nous nous arrêtons chaque fois devant ces filiales peintures de De Moor, et en formulant intérieurement le vœu que les embellisseurs, les hygiénistes et autres utilitaires épargnent au moins ce qui nous reste encore de la cité basse d'autrefois et ne *modern-stylent* pas tout le quartier de la rue de Flandre, comme ils ont traité la patriarcale, la vénérable, la si autochtone rue Sainte-Catherine.

Si le vieux Bruxelles tend à disparaître, heureusement le vieux Bruxellois, l'aborigène du « bas de la ville », a la vie dure, et en supposant que lui aussi vint à céder définitivement la place à l'élément bâtard et cosmopolite, à l'*uitlander*, aux intrus wallons ou étrangers, il nous resterait son portrait fidèle, son portrait « craché » comme il dit, un portrait aussi vivant et aussi croustillant que l'original lui-même, ce qui n'est pas peu dire.

En effet, ce que le peintre De Moor fit pour le décor, pour les bicoques et les moellons patinés et culottés de la vieille ville riveraine, M. Léopold Courouble, le bon conteur, l'a fait avec non moins de piété filiale pour les bonnes gens, boutiquiers, petits rentiers ou bourgeois notables qui, heureusement, demeurent fidèles aux traditions de famille et au réjouissant langage des anciens naturels des bords de la Senne.

Grâce à M. Courouble cette race originale est assurée contre toute annexion et toute francisation. Le type n'en sera jamais perdu. Il vivra aussi longtemps que les Schulze et Müller du *Kladerradatsh*, que les Pickwick de Dickens, que les Buchholz de Julius Stinde, que le Tartarin de Daudet. Il y a quelque temps jé vous vantais, ici même, la *Famille Kaekebroek*, le roman bruxellois de M. Courouble, aujourd'hui je vous recommande la suite que ce délicieux humoriste vient de donner aux aventures de cette appétissante famille, sous ce titre *Pauline Platbroed*. Comme la première, cette seconde série de tableaux et de mœurs du terroir a paru chez l'éditeur Paul Lacomblez. Les éditions s'en enlèvent comme du pain. Il ne faut pas s'en étonner. Si, par un regrettable respect humain, la plupart des lecteurs prétendent ne pas s'y reconnaître et se flattent d'y surprendre le parler spécial de leurs meilleurs amis, au fond ils se sentent tout heureux de lire enfin un livre écrit en leur langue et racontant les gens d'ici comme si lesdites gens s'y étaient peintes elles-même.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ANGLAISES

Laurence Hope : *The Garden of Kama*, in-8, 50, Heinemann. — Arthur Symons : *Poems*, 1889-1902, 2 vols, x-220 p. et vii-228 p., 10 s. Heinemann. — Henry Gilbert : *Hearts in Revolt*, cr. 8, os., Allen. — John A. Stewart : *Wine on the Lees*, cr. 8°, os., Hutchinson. — Le théâtre de Mrs Clifford : *The Likeness of the Night ; A long Duel ; A Supreme Moment*. — *The Fortnightly Review*.

La poésie populaire est, dans n'importe quelle contrée, l'expression la plus exacte des sentiments de la masse ; mais si, dans nos pays occidentaux, cette poésie primitive peut être singulièrement sophistiquée par l'intervention de la presse quotidienne, du suffrage universel et autres monstruosité du même genre, il n'en est pas de même en certains autres coins du monde qui ont le bonheur de ne pas jouir des bienfaits de notre civilisation. Il existe aux Indes une poésie populaire des plus vivantes et des plus curieuses qui, malgré certaines immixtions inconvenantes et fâcheusement anglo-saxonnes, a conservé un goût de terroir et une couleur locale fort remarquables. Mr. Laurence Hope a essayé de rendre en anglais un certain nombre de poèmes de ce genre et les a publiés sous le titre de *The Garden of Kama*. Car il faut dire que cette poésie est surtout — et presque exclusivement même — d'inspiration amoureuse. Ces chants, tour à tour